

— Bien que je me fusse fait une loi de ne jamais recevoir personne dans l'intérieur du château en l'absence de mon mari, je ne sais par quelle fatalité étrange je consentis à admettre le baron de Sérac et à lui accorder l'hospitalité qu'il me demandait pour quelques jours. D'ailleurs, j'attendais mon mari pour la nuit même ou le lendemain au plus tard, et je craignais qu'à son retour mon mari trouvât mauvais que j'eusse, en son absence, refusé l'hospitalité à un gentilhomme qui disait le connaître. Le baron de Sérac me fit remettre par un valet une lettre écrite tout entière de ta main, et signée par toi, lettre dans laquelle tu me le recommandais comme étant un de tes amis les plus privés. Quo pouvais-je faire ?

— Hélas ! ma pauvre Jeanne, je comprends tout maintenant. Sans le savoir, c'est moi qui ni fait tout le mal.

— Le baron de Sérac demoura deux ou trois jours au château, puis un de ses amis, un certain M. de Lectoures, vint le demander et ils partirent ensemble pour Paris.

— Oui, oui, c'est bien cela. De Lectoures est son frère de lait, son dévoué.

— L'absence de mon mari s'était prolongée plus longtemps que je ne l'avais cru. Il ne revint au château qu'après le départ de M. de Sérac. Je lui racontai franchement ce qui s'était passé ; cela n'eut pas d'autres suites. Quelques jours s'écoulèrent ; mon mari était reparti pour Paris. J'avais complètement oublié cette histoire, lorsqu'un cavalier, revêtu du costume d'un soldat suisse des Petits-Cantons, arriva à toute bride au château. Ce cavalier était le baron de Sérac. Il était poursuivi. sa tête était mise à prix. Il réclama un asile. L'hospitalité est un devoir sacré entre gentilshommes. Je fis conduire M. de Sérac à l'appartement que déjà une fois il avait occupé. Deux jours se passèrent. M. du Luc revint. Que te dirai-je, ma chère Marie ? Je ne le reconnus pas. Il était pâle, défait, brusque, brutal même, entre lui et moi il se passa une scène affreuse dont je suis encore aujourd'hui à chercher l'explication. Des soldats battaient la campagne pour s'emparer du fugitif que j'avais racueilli. Ils avaient ordre de visiter les châteaux et les chaumières. Le chef de ces soldats réclama au nom du roi l'entrée de Mauvers. Le comte m'ordonna de cacher le proscrit dans la chambre secrète, puis il reçut les soldats et leur laissa visiter le château. Lorsqu'ils furent partis et qu'ils eurent disparu au loin, le comte alla lui-même ouvrir la porte du refuge. En reconnaissant ton mari, son étonnement fut presque de la stupeur. Il réussit cependant à dominer son émotion de façon que M. le duc de Rohan, tout en étant surpris des manières de monsieur du Luc, ne put clairement s'expliquer d'où provenait la froideur qu'il lui témoignait. Puis, après avoir assuré le départ du proscrit, mon mari se tourna vers moi, me lança un regard foudroyant, me repoussa avec une brutalité telle que je faillis tomber à ses pieds et me dit ceci : « Adieu, madame, cet homme est votre amant ; n'essayez pas de me tromper, je le sais, j'en ai la preuve. Jamais je ne vous reverrai. » Il partit, et depuis lors je ne l'ai plus revu.

En achevant ces mots la jeune femme se renversa en arrière, fondit en larmes, éclata en sanglots.

Il y eut un long et triste silence. Jeanne pleurait, son amie aussi émue qu'elle l'était elle-même essayait de la consoler :

— Oh ! pauvre Jeanne, s'écria la duchesse en redoublant de caresses, mon Dieu ! comment se peut-il que le comte ?... mais c'est de la folie, cela ! il ne t'aime donc pas, cet homme ?

— Si Marie, si, il m'aime, mais il m'aime comme seuls les égoïstes savent aimer ; il est jaloux, c'est-à-dire qu'il m'aime pour lui

et non pour nous deux. Oh ! mon Dieu ! reprit-elle avec un mouvement de colère ressemblant presque à de la rage, de quelle pâte sont donc pétris ces hommes que l'on prétend si faussement nous être supérieurs, pour qu'ils ne sachent pas faire la différence entre un amour vrai et dévoué, et le mensonge de l'amour ?

— Ma chère Jeanne, dit la duchesse en souriant avec une ironie presque cynique, tu viens, sans t'en douter peut-être, de poser le doigt juste à l'endroit le plus délicat de la question. Soutiens-toi de ceci, ma mignonne, les honnêtes femmes ont un grand tort, c'est de laisser voir à leur mari qu'elles l'aiment absolument, qu'elles mettent tout leur bonheur en lui, l'homme, remarque bien que je généralise, l'homme est un animal essentiellement vaniteux, enfant gâté, qui croit que tout lui est dû, que tout doit lui être donné. Ce que l'homme aime dans la femme, c'est d'abord et avant tout lui-même. Il l'aime parce qu'elle est belle, qu'on la lui envie, ce qu'il voit en elle, c'est sa beauté ; le pouvoir qu'il s'arroge de lui imposer sa volonté quand même, sans qu'il lui soit possible de lui résister ou de se défendre. Si nous savions être courtisanes avec nos maris, leur imposer notre volonté et résister à leurs caresses banales, nous les aurions à nos pieds, soumis, obéissants, orantifs. Et ces filles sans nom, qui nous les enlèvent, verraient pour jamais leur rôle fini. L'homme est, en un mot, un composé de vanité féroce, d'égoïsme, de bassesse et de lâcheté. Notre grand tort aux yeux de nos maris est notre sagesse même ; ils ne peuvent nous pardonner. Ils voudraient tout tuer en nous, jusqu'à la pudeur, et, ne pouvant y réussir, ils vont mendier auprès d'indignes créatures ces joies brutales que nous leur refusons. Ce qui t'arrive à toi, ma bonne Jeanne, est arrivé à des milliers d'autres, et qui sait à combien d'autres encore cela arrivera ! Tu es sage, tu es aimante, tu le laisses voir ; c'est bien fait !

— Oh ! peux-tu parler ainsi, Marie !

— Oui, oui, pauvre chère, la vérité est toujours cruelle à entendre, n'est-ce pas ? Que veux-tu ? Bien que nous soyons femmes aussi nous autres, nous n'avons pas toutes, en nous, l'étoffe d'une courtisane. Courbe la tête, résigne-toi, chère enfant : ou redresse-toi et, forte de ton amour, de ta qualité de mère et d'honnête femme, aie la sainte impudeur de lutter avec les mêmes armes contre celles qui t'ont enlevé ton mari.

Jeanne du Luc releva la tête, regarda son amie en face pendant quelques minutes avec une expression étrange, et d'une voix brève, saccadée, mâchant pour ainsi dire ses mots entre ses dents serrées :

— Toutes ces choses, je les ai comprises, dit-elle. Ce que tu me dis, je veux le faire ; j'ai déjà commencé.

— Bien ! ma Jeanne, si cela est vrai, si tu suis résolument la voie dans laquelle tu t'engages, tu réussiras ; car, sache-le bien, nulle courtisane ne peut lutter avec une honnête femme, quand celle-ci veut s'en donner la peine ; nous avons des secrets de coquetterie et nous donnons des satisfactions d'amour-propre que la plus belle et la moins sottée de ces filles ne pourra jamais offrir à aucun de ses adorateurs soldés.

— Tu m'aideras, n'est-ce pas, Marie ?

— Je te le jure, Jeanne. Je te le dirai maintenant, moi aussi, j'ai déjà commencé.

— Que veux-tu dire ?

— Tu le sauras. Mais parle d'abord. Il faut avant tout que nous nous entendions bien, car c'est une alliance offensive et défensive que nous contractons, n'est-ce pas, ma mignonne ?

— Oui, chérie, et de ma part elle sera franche et loyale.